

# LE REFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

PIERRE FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

## AVIS

LE REFUSÉ donnera, prochainement, un numéro-charge du nouvel organe parisien: **LE GAULOIS**.

## PARIS

16 juillet 1868.

Les gens bien avisés prétendent que l'on rapporte toujours quelque chose d'un voyage. Aujourd'hui que me revoici de passage sur le macadam de M. Haussmann, je jette les yeux en arrière et je cherche à tirer une leçon ou un exemple de ce que j'ai vu en Angleterre.

Une chose m'a frappé là-bas: c'est la liberté que chacun laisse à toutes les gens qui veulent monter sur un tabouret et endoctriner en plein air les passants qu'ils attrouperont. J'ai plusieurs fois écouté ces sermons libres, et j'ai toujours entendu la paraphrase de quel passage de la Bible, interprété suivant la doctrine de celui qui parlait. Souvent cette doctrine était fort loin de mes idées, de nos idées à nous tous qui appartenons, non à telle ou telle communion, mais à la religion rationnelle, à la religion humanitaire, à cette religion qui n'admet ni les marchands du temple, ni rien de ce qui touche à la simonie, ni l'absurde, ni l'ambition, ni la tyrannie, érigés en dogme. Souvent j'ai été tenté de prendre la parole et de répondre, du milieu de la foule, à l'orateur dont l'opinion me paraissait fautive ou tout au moins discutable, et je l'aurais certainement fait, si j'avais pu m'exprimer assez librement dans la langue qu'il parlait. A l'un qui conseillait la propagande, j'aurais répondu: Jésus a dit: « Laissez venir à moi les petits enfants — et non, amenez-les moi » à l'autre qui, parlant de Henri VIII, disait: Est-il possible d'admettre que la houlette du pasteur et l'épée du potentat soient réunies dans la même main? — J'aurais fait remarquer qu'il oubliait un autre exemple.

Maintenant que ces choses me reviennent en mémoire, je réfléchis que les seuls chrétiens catholiques ou protestants portent ainsi leur parole de par le monde, et que c'est à cet apostolat qu'ils doivent l'établissement de leurs doctrines dans les quatre parties de l'univers, et je me dis que cet exemple est bon à suivre, car il faut prendre ce qui semble bon partout où on le trouve. Ils ont des écoles ouvertes où ils instruisent et forment des orateurs. Ils ont une entente générale qui les fait marcher depuis 19 siècles dans la même voie. Pourquoi ne nous donnerions-nous pas aussi ces éléments qui nous manquent? Pourquoi, nous aussi, ne prendrions-nous pas la parole, n'irions-nous pas dire partout et en toutes les langues: Nous sommes tous frères; aimons-nous; que le monde ne soit qu'une vaste chaîne d'hommes se donnant la main? Pourquoi ne professerions-nous pas le dogme de la charité intelligente, du travail obligatoire, de la profusion des lumières? Pourquoi n'irions-nous pas prendre corps à corps les préjugés au milieu des foules pour lutter contre et les briser avec la force de la raison? L'absurde n'est pas un aussi terrible adversaire qu'on le croit vulgairement, et la foule serait intelligente et facile à émouvoir, lorsque surgirait au milieu d'elle un orateur convaincu qui lui parlerait de choses intelligentes et émouvantes. La fibre existe, pleine, complète, puissante; il ne s'agit que de la toucher, pour qu'elle devienne sonore!

Nous avons la plume, me direz-vous? La plume! Misérable instrument que mille forces enchainent, lorsqu'elles ne nous la brisent pas dans la main... La plume! outillage magique quel'on a tant exalté... et tant souillé! La plume! voix demi-muette qui va trouver ceux qui ont le temps, mais que n'entend pas cette foule aux mille besoins, aux mille passions, aux mille instincts, sauf pour lui demander du piment et des cantharides. La plume!... donnez-moi un tonneau pour m'y camper et une foule pour m'écouter, et je crierai dans le tumulte, et je vaincrai dix mille plumes acérées ou savantes — et je suis pourtant bien peu.

Voilà ce qui nous manque; voilà ce que nous devrions faire; car — croyez-moi — la voix, même celle qui s'élève dans le désert, trouve des échos, et, bravant le temps et l'espace, va vibrer à travers les nations, à travers les siècles. Parlez, d'autres écriront; parlez, le monde n'est pas sourd; parlez, car la parole est la semence que l'on jette dans les cœurs simples et qui produira cet arbre de raison, sous lequel le genre humain s'abritera un jour!

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

## LYON

### Le bûcher ou l'abolition des jésuites.

Bûcher!... à ce nom *inquisitorial*, vous vous dites, d'eau plein la bouche, ô lecteur né gourmet: « Bon! on va nous présenter, cuits à point, Giordano Bruno, Jean Huss, Jérôme de Prague, Etienne Dolet, Jacques de Molay, Savonarole et *tutti quanti*, plus quelques plats copieux de sorcières, de juifs à la barrette jaune et de francs-maçons!... »

Pour punir une telle gourmandise, j'ai grande envie de vous servir un buisson de jésuites... Mais ce n'est pas pour rôtir des cadavres que j'ai bâtimon bûcher!

Chacun de nous a des anniversaires chers à son cœur. En ces jours-là, on illumine.

Or, je me suis trouvé en présence de deux bouts de l'an: *Prise de la Bastille*, 14 juillet 1789; *Suppression des Jésuites*, 20 juillet 1773... Choisissez, si tu l'oses! Lanternes, lampions, falots, chandeliers, bees de gaz, enfin tous les luminaires possibles étant, à notre époque, effroyablement accaparés... choisissez, si tu peux!

Je suis content de moi!... car j'ai fini par trouver deux modes d'illumination parfaitement appropriés à mes deux anniversaires: Un fanal!... un bûcher!...

Des motifs indépendants de ma volonté m'ont conduit à célébrer ma prise de Bastille et à allumer mon fanal derrière le mur Guilloutet...

Mais, comme le second anniversaire est une fête toute publique, j'ai jugé patriotique d'offrir mon bûcher en spectacle à mes concitoyens; persuadé que son feu sera digne des autres réjouissances, je ne me fais pas le moindre scrupule de l'annoncer par quelques coups de tam-tam.

Ce bûcher est très-original; il figure une scène de théâtre, et pour cause, puisqu'on doit y représenter le drame historique du 20 juillet 1773. On devine les deux principaux personnages de la pièce, Laurent Ganganelli, dit Clément XIV, et Laurent Ricci, général des Jésuites.

Les rôles seront remplis par les meilleurs sujets de nos jésuitières et par quelques brillants séminaristes de M. Dupanloup.

Comme, depuis 48, les Jésuites ont étrangement pullulé à Lyon et en France, on a choisi la place de Bellecour pour salle de spectacle, et l'on présume même que l'immortable séquelle des *profes*, *coadjuteurs*, *novices* et *frères*, des *pères au grand collier*, de la *petite manche* ou à *robe courte*, suffira à faire place comble.

Cependant on ménagera des fauteuils à nos hautes notabilités religieuses et à tous nos dévots folliculaires.

Aux rédacteurs de la presse indépendante des places sont réservées dans le passage Gay, pour qu'ils ne soient point incommodés par la foule.

Nous comptons beaucoup sur la présence de MM. Dupanloup, Vuillot, Machelard et autres pieuses illustrations. Les quinze Oullinois masqués, leur curé en tête, seront sans contredit un des plus beaux ornements de l'assemblée.

Nous espérons que notre vieil archevêque voudra bien présider cette solennité, bien qu'il n'ait pas assisté aux processions de la Fête-Dieu.

C'est contre la statue de Louis XIV, vis-à-vis Fourvières, que sera dressé le bûcher-théâtre; sur son frontispice brilleront, en caractères de feu, les quatre fameuses initiales emblématiques: A. M. D. G.

Tout autour s'élèveront les vingt statues des vingt pères, confesseurs de cinq rois de France; de l'une à l'autre serpenteront des guirlandes de lis et de roses blanches.

Naturellement, l'encens fumera dans une foule de cassolettes.

Ainsi demain, vers les premières ténèbres, le carillon de toutes les cloches lyonnaises annoncera le commencement du spectacle.

Point de claque!... seulement ces mêmes cloches sonneront à grande volée, pendant cinq minutes, après les tirades les plus remarquables. A ces moments-là, on pourra demander l'auteur, l'applaudir à outrance et même se le passer de mains en mains.

Avant le lever du rideau, tous les acteurs, unissant leurs voix, feront entendre une hymne splendide ou plutôt une longue litanie.

Ab Jove principium!... On invoquera le grand saint Ignace, — puis, les plus insignes de ses disciples, particulièrement la troupe des martyrs: Saints Briond, Campian, Kervins, Oates, Varades, Guignard, Malagrida, tous pendus, roués ou brûlés pour avoir prêché ou tenté le meurtre de leurs trop puissants ennemis; on glorifiera de même les deux bienheureux écartelés, Garnet et Oldcorn, *conspirateurs des poudres*, — l'immortel banqueroutier Lavalette, les sublimes moralistes Escobar, Suarez, Mariana, bref, toute la foule sainte des apologistes du régime, sans oublier les vénérables Jacques Clément, Pierre Barrière, Jean Châtel, François Ravallac, Robert Daniens, etc., etc.

Les spectateurs auront, sans l'avoir acheté en entrant, le droit de répéter le refrain: *Ora ou orate pro nobis!*...

Et le rideau se lèvera... — Le pape Clément est sur la scène; devant lui défilent les principaux Etats de l'Europe. On verra la France travestie en Pampadour... de là, on peut juger à l'avance de l'exactitude et de la magnificence des costumes.

Chacun de ces Etats saura articuler et justifier ses griefs contre les fils de Loyola.

Trente-sept décrets d'expulsion seront rappelés!

Suivra une scène superbe entre le pape Clément et le général Ricci. On entendra le pape résumer les accusations des Puissances temporelles.

Perturbateur du repos public, corrupteur de la jeunesse, inventeur de superstitions, accapareur des biens terrestres, l'Ordre apparaîtra partout comme une source d'intrigues, de démoralisation, de troubles et de discordes. Mammon d'orgueil et d'ambition, il sera représenté enlaidissant les rois, asservissant les peuples, rêvant la domination universelle.

Le père Ricci répondra par l'éloge de ses enfants!

Et quel éloge!... *Perinde ac cadaver!*... chacun d'eux a juré de ne faire de son âme et de son corps que l'usage qu'il plaira qu'il en fasse!... Chacun a dépouillé tout l'homme!... *quidquid humani!*... sans cœur, sans volonté, sans famille, sans patrie, cet être prodigieux n'est plus qu'un instrument aveugle... une épée dont la garde est à Rome, et la pointe partout!

— Qu'ils se transforment! s'écriera le Pape!  
— Qu'ils soient tels qu'ils sont ou qu'ils ne soient pas! répondra le général, *sint ut sunt, aut non sint!*...

Alors, on verra Ganganelli rédiger le bref: *Dominus ac Redemptor*... Durant cette rédaction, Ricci déclamera un monologue où sont rappelées les justes vengeances de la sacro-sainte Compagnie, tous les fanatismes dont elle a armé le bras, toutes les tragédies dont elle a épouvanté les derniers siècles!... Puis, après une prière au Saint-Office, il sortira pour repaître bientôt, tenant une coupe qu'il présentera, avec un calme sourire, à Clément XIV...  
Le Pape boira!...

Au deuxième acte, le Pape se tord dans les coliques... A son chevet se tient debout l'implacable Ricci, dont la voix gronde comme un tonnerre:

« Tu as été contre nous un ennemi plus acharné que tous les Parlements et toutes les Universités, qu'un Pascal et un Voltaire, qui pourtant nous ont ridiculisés, flagellés, chassés, mis à mort!... »

Et le Pape se tordra toujours!  
Et la voix: « Finis comme ont fini et finiront tous nos ennemis dans les siècles des siècles!... »

Et le Pape ne se tordra plus!

Lors le général, incliné sur le cadavre, le frappera sur le front d'un petit marteau d'or, en l'appelant trois fois par son nom: « Laurent Ganganelli!... »

Comme le mort ne répondra point, le jésuite se tournant vers les spectateurs, s'écriera:

« Seigneur, vous seul savez pourquoi votre fils est muet! »

Le troisième acte ne sera qu'une magnifique apothéose... Le bûcher sera embrasé... A travers une immense voile de flamme et de fumée, on apercevra, ap-

puyé d'un seul pied sur la tête de la statue équestre, un prophète prophétisant:

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille!...

« Comment en un plomb vil s'est changé l'or pur de « l'histoire?... La conscience est captive!... la liberté « jetée au feu!... D'où viennent de tous côtés ces « sombres nuées d'oiseaux croissants?... »

Peuples de la terre, chantez!

« Les jésuitières renaissent plus nombreuses et plus « belles!... »

« Lève, ô grand Loyola, lève ta tête altière!  
« Vois: le Pontife saint, de ta gloire étouffé,  
« Et le Monarque fort, devant toi prosterner,  
« De tes pieds baisent la poussière! »

Ce rôle de prophète sera joué par le jeune Péladan, écolier de la plus haute espérance. Sitôt bachelier, il doit ressusciter dans nos murs la *France littéraire*, morte si lamentablement entre les bras de son père, gascon *quand même!*

Finissons en annonçant quelques *trucs* merveilleux: des troncs qui circuleront pendant les entr'actes... De leur ouverture on verra surgir des légions de zouaves de toutes langues et de toutes nations, s'élever des essais de chassepots... Je vous le répète, ils feront merveille!...

Ce n'est là, ô Lyonnais, que mon *Petit Bûcher!*... Le 8 décembre prochain paraîtra le *GRAND BUCHER*, œuvre destinée à un tapage universel!

DENIS BRACK.

## A BATONS ROMPUS

### Le Terme de juillet.

C'était mercredi dernier le 15 juillet, jour du Terme!

Il revient quatre fois dans l'année, ce jour du « Terme », si cher aux uns, si dur aux autres.

Ce jour-là, Paris s'agite et se remue, se bouscule et se coudoie.

Paris déménage!

Depuis six heures du matin, de lourdes voitures, encombrées de meubles de toutes sortes, depuis le buffet de noyer jusqu'au divan en bois de rose, écrasent le pavé sous leurs larges roues.

Le Terme!  
Epoque terrible et redoutable pour bien des gens!  
Jour de liesse et de réjouissance pour les favoris de Plutus qui ont façade sur rue.

Le Terme!  
Mot qui sonne comme un glas funèbre dans le portemonnaie à sec des locataires peu fortunés.

Mot qui résonne en joyeuses fanfares dans la caisse opulente des rapaces et avides vautours que la civilisation moderne a décorés du titre pompeux de *propriétaires!*

Pour ces derniers, le « Terme » est le jour où ils vendent, à un prix fabuleux, pour de pauvres diables, le droit de dormir, côte à côte avec les punaises, dans une boîte en pierre tendue de papier sale et défendue par un animal sauvage et carnassier, désagréable et nauséabond, connu sous le nom de « portier ».

La capacité de la boîte en pierre diffère de un à plusieurs mètres cubes selon la nombre de billets de cent francs que l'on peut suer en échange.

Si l'on est riche, très-riche, on peut avoir une boîte de vingt ou trente mètres cubes divisée en plusieurs compartiments.

On appelle cela un appartement.  
Mais, pour l'occuper, il faut être d'un riche, oh! mais, d'un riche...!!!

Si vous ne possédez pas une fortune scandaleuse, il faut vous résigner à vivre, emprisonné, dans un trou grand d'un mètre cube et situé à deux cents pieds au-dessus du niveau du bitume.

Et quatre fois dans l'année, pour témoigner votre reconnaissance à l'homme qui vous autorise à respirer, dans son *immeuble*, un air chaud l'été et froid l'hiver, vous devez donner de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent à M. le propriétaire.

Sans compter toutes les petites *carottes* de M. votre concierge.

Pour le locataire dont le nom est inconnu à la Banque ou au Trésor, le « Terme » est un jour de crainte

et de terreur quand trois mois d'efforts et de travail n'ont pas parfait la somme voulue.

Quand le locataire est parvenu à amasser le montant de son loyer, c'est-à-dire quand il a pu ne pas toucher aux trois quarts de ce qu'il gagne, le « Terme » est encore pour lui un jour d'épuisement, un jour de malheur qui lui enlève son pain du lendemain.

S'il pouvait seulement à la place manger son propriétaire !

Mais cette nourriture malsaine n'est à peu près tolérée qu'en Algérie, et encore ne faut-il pas se faire pincer.

Le jour du « Terme » devrait être marqué d'une croix noire dans tous les calendriers.



C'était mercredi dernier le 15 juillet, jour du Terme ! Avez-vous vu, parfois, arrêtées devant les portes, ces grandes voitures jaunes attelées de trois chevaux étiques, larges vaisseaux à trois ponts, avec un équipage de quatre ou cinq hommes trapus et nerveux ?

Dans les flancs de ces vastes machines, s'étagent, les uns sur les autres, les sommiers ventrus, les tables de laque, le lit en palissandre, les meubles de Boule : c'est le mobilier des riches.

Que de précautions ! Comme ils prennent garde, ces hommes, d'écorner et l'écailler et le marbre et les incrustations en cuivre ! Le piano descend l'escalier avec tous les égards, tous les respects dus à son rang ; il va porter dans un autre quartier la scie domestique qu'il pratiquait dans la maison abandonnée.

Les maîtres sont assis ; ils regardent, les bras croisés. Ils ont de l'argent, on les déménage, ils ne s'occupent de rien ; pour quelques pièces d'or ils ont acheté le droit de ne rien faire.



De l'entresol, montons au cinquième étage.

Ici, le spectacle change, Voyez ce matelas éventré, cette glace de dix sous fêlée, cette cruche égoutlée, ces chaises veuves de leur paille, ces débris sans nom du pauvre mobilier d'un malheureux ménage !

Voyez ces murs nus, humides, maculés de taches inconnues et indescriptibles !

Comprenez-vous ce dénûment ?

Cela serre le cœur.

Dans la rue, à côté de la grande voiture, est une pauvre petite charrette à bras qui sera trop grande encore pour contenir ces tristes restes !

Que de fois elle a fait ce pénible voyage ! que de misères elle a contenues !

C'est toujours une pauvre famille d'ouvrier que l'on renvoie parce qu'elle n'a pu payer son terme !



Le grand chariot est là, tout rempli de belles choses. Il part, il se dirige vers les beaux quartiers.

La pauvre charrette va suivre une autre route ; traînée par le locataire lui-même, elle va se perdre dans les quartiers éloignés.

Là, une nouvelle période commencera ; l'ouvrage reviendra peut-être et, avec lui, l'argent et le bien-être ; la joie rentrera au logis et, qui sait ?... Il ne faut qu'un hasard heureux pour réussir ! Avec de l'ordre, du travail et de l'économie, qui sait ?... on arrivera peut-être un jour à la grande voiture !

C'est l'espérance qui souffle ces paroles consolatrices à l'oreille du malheureux ; l'espérance qui n'abandonne l'homme qu'aux portes du tombeau mais qui si rarement, hélas ! tient les promesses qu'elle fait !



Puisque la France jouit du suffrage universel, je demande que la motion suivante soit soumise au vote de mes concitoyens :

« A partir de ce jour on ne paiera plus son terme ! »

Que tous ceux qui sont avec moi lèvent la main !

Je m'en rapporte à la décision de mon pays.

J. PELPEL.

## LE MUR DU VOISIN

Echos de la vie privée.

### MONSIEUR SOUPÉ ET SON COURS DU LUNDI.

Avant d'en arriver au cours lui-même et à celui qui le professe, deux mots en passant sur la salle des conférences. Cette salle, la plus vaste de l'étage, néanmoins et malgré sa grandeur trop petite encore pour l'éloquence du maître et l'affluence toujours croissante de ses nombreux auditeurs, est située au second étage, angle sud de la nouvelle construction, entrée rue de l'Impératrice.

Le cours de M. Soupé a lieu les lundis de chaque semaine. Il est très-gouté, très-suivi, très-couru, et pour y avoir place il faut arriver bien avant l'heure et se presser.

A sept heures sonnant, sept heures quelques minutes, la foule s'ouvre à deux battants, livrant passage au professeur aimé et toujours acclamé de son nombreux public.

La porte ouverte, l'espace fait libre, monsieur Soupé, des livres, en écolier, sous le bras — type à lui, — d'un élan et d'un bond, sans regarder personne, se jette dans la salle... se hisse à son estrade ; et cette entrée en dépit de lui pour ainsi dire, cette entrée à brûle-pourpoint où il semble porté par l'effort bien plus que par sa volonté propre, à cela de particulier qu'elle peint l'homme en son entier. M. Soupé manque d'assurance native ; et tous ces regards qui l'attendent et le prennent au passage, l'entravent en ses mouvements, trop prompts pour être réglés comme ceux d'un sot.

Quelques philosophes — et moi avec eux — basent la connaissance du caractère de l'homme sur sa ressemblance avec tel ou tel animal... partant donc de ce principe admis (1), M. Soupé a de la souris en toute sa personne ! Regardez-le ! même mobilité de tête, même promptitude de mouvements, mêmes gestes,

mêmes poses, même regard vif et inquiet. Notre cher conférencier ne monte pas à son fauteuil... il y grimpe — il ne s'y assied pas... il s'y pose — et il n'est pas jusqu'à ses mains, si élégantes de forme, si fines d'expression, qui ne ressemblent quelque peu, lorsqu'il les frotte l'une à l'autre — geste qui lui est familier — à ces petites pattes, roses ou grises, toujours prêtes à se faire le museau en manière de passe-temps.

Une fois assis, et lorsqu'il s'est assuré — du moins c'est ce qu'il semble faire par les regards furtifs qu'il jette autour de lui, — que tout dans la salle est bienveillant et harmonie à son égard, M. Soupé avec la parole reprend son aplomb de professeur.

M. Soupé parle bien et beaucoup. Je ne dis pas trop, puisqu'on ne se lasse jamais de l'entendre ; mais il est certain et avéré que dans le même laps de temps il en dit plus long qu'aucun de ses confrères. Il est net en son discours, clair en son exposé, bref en son accent, scandé en sa parole et quelquefois même bredouillant lorsque la pensée, trop abondante, comme le torrent qui déverse sur l'écluse qui s'enfuit, arrive pleine et surchargée à ses lèvres en défaut.

Puisqu'il en est ainsi, M. Soupé, que chez vous l'abondance est telle et la profusion si grande, pourquoi, dites-le nous, revenir, comme vous le faites trop souvent, sur vos pas, pour reprendre un mot perdu ou un trait égaré ?

— Quand on est riche, cher professeur, riche comme vous, il faut savoir jeter son esprit par la fenêtre et ne pas compter avec ce qui s'en perd.

Je puis me tromper... mais... il me semble... que M. Soupé a trop l'air d'avoir peur... baisse trop les yeux... précipite trop son débit quand il tire à boulets rouges sur les vices et ridicules de la société... sur les défauts de notre sexe. — Quand on veut guerroyer, il faut être brave et regarder son ennemi en face.

Il me semble — toujours sans être sûr — que notre spirituel orateur est trop exclusif sur certaines choses... en certaines sciences et trop absolu sur certaines gens, qu'il s'en va trop souvent... et trop en sournois chercher l'heure tout au fond de sa poche... Si on ne l'avait pas vu tirer son mouchoir de sa poche et s'en servir naturellement, on pourrait croire...

Il est vrai que la salle des conférences est veuve de cadran.

Mais, il y a le beffroi de l'Hôtel-de-Ville qu'on n'entend pas assez... et les cloches de l'église qu'on entend trop !

Bien dire est un talent, mais bien lire ?

— Allez entendre M. Soupé et vous saurez ce qu'en vaut l'aune !

Résumons-nous. On ne peut reprocher à notre professeur de littérature que de viser parfois un peu trop à l'esprit et au sarcasme. Quand le naturel y est, pourquoi chercher l'effet ?

Pour terminer en deux coups de crayon et pour finir par l'image qui nous laisse l'empreinte et le souvenir, — M. Soupé est l'homme des masses... M. Soupé est l'homme-souris... et si je tenais, non pas une plume, mais un pinceau... si j'étais appelée à faire son portrait-charge, tout naturellement et comme vous pensez bien, ce serait sur un gros tas de livres à demi rongés par lui que je le « poserais » grignotant, en guise d'amandes, un de ces derniers.

Le cours fini... la leçon achevée, non moins prompt, non moins leste qu'à son entrée, M. Soupé de son pied léger, de sa marche sautillante, reprend la porte de sortie.

Tant bien que mal, la foule alors prend son courant et comme elle est entrée, un à un... lentement... s'écoule par l'espèce d'entonnoir qui lui sert d'embouchure. — En déclinant vers le bas, la foule ondule et serpente le long des escaliers. — Le torrent porte ses gens... les rejette au dehors... les verse dans chaque rue... Le vide se fait... dans la salle d'abord... puis dans les couloirs et vestibules, et le bâtiment si plein de vie il n'y a qu'un instant, fermant ses yeux de gaz, s'endort, et, jusqu'à prochaine exhibition, rentre dans le silence du cloître, sa première destination.

V<sup>e</sup> REYMOND.

## CECI ET CELA

### Une contradiction de la police.

Il faut avouer que la police a, en morale, des idées bien singulières. Vous allez voir.

Présentez-vous dans un bain public avec votre femme. Supposez pour un instant que l'un de vous deux ait une infirmité : un rhumatisme à frotter de flanelle, une blessure à panser au sortir de l'eau, que sais-je ? Vous demanderez nécessairement une chambre contenant deux baignoires.

On vous la refusera carrément.

« Mais, madame, je suis avec ma femme légitime. »

« Nous sommes mariés au 12<sup>e</sup> arrondissement. »

« — Je ne vous dis pas non, répondra la caissière, mais l'ordonnance est formelle. »

« — Mais, madame, veuillez songer que je couche généralement avec ma femme, que la morale n'a rien à voir dans nos relations qui sont permises et acceptées. »

« — Tant que vous voudrez, monsieur, mais c'est impossible. »

« — Mais, madame, veuillez réfléchir qu'il est utile, indispensable pour moi, pour ma santé, etc... »

« — Monsieur, j'ai en ce moment beaucoup de monde, et si chacun me prenait comme vous une grande part de mon temps, je n'en aurais pas assez pour satisfaire tous mes clients. »

Et vous vous retirez, n'est-il pas vrai ; vous vous décidez à faire venir le bain à votre domicile, ce qui n'est pas toujours commode et ce qui peut, dans certains cas, être impossible.

Et en retournant à votre maison, un peu vexé, que voyez-vous ?

Au coin de votre rue se trouve un restaurateur. A côté de l'entrée commune, vous voyez une petite porte bâtarde, puis un escalier un peu sombre, rapide et discret. Sur cette porte vous lisez : « Entrée des cabinets. »

Comme vous passez, un jeune homme en bonne

fortune fait entrer une femme (celle de votre voisin, peut-être, puisque vous avez la vôtre sous le bras), puis entre fièrement derrière elle. Je dis fièrement, parce que vous le voyez entrer la tête haute, sans honte, sans vergogne, et il a bien raison. Mais enfin la police, la morale police sait bien ce que va faire là ce jeune homme. Tout le monde le sait, et le marchand aussi, qui va lui faire payer dix francs un déjeuner de cent sous. Et la police regarde ce scandale l'arme au bras. Et le sergent de ville de planton fait à l'écaillère une petite grimace qui a la prétention d'être un sourire fin.

Eh bien ! voyons, tout ça est-il logique ? Comment ! vous ne pourrez pas aller avec votre femme prendre un bain et vous pourrez aller rigoler avec celle de votre voisin ?

Police, ma nife, laissez-nous aller au bain. Si tu n'y vas pas, toi, n'empêche pas les autres d'y aller.

### Parvenu.

Parvenu est républicain de la veille. Il est franc-maçon. Il n'a dans la bouche que de grandes idées, celles des autres. Il ne parle que de morale et d'indépendance, de morale indépendante et d'indépendance morale.

Parvenu est bienfaisant, en paroles. Il est noble et généreux, en images. Il ne serait plus républicain s'il était roi. Il n'est maçon que pour le dire.

Il affiche de grandes idées, ses actions sont mesquines. Il est moral quand ses passions ne lui demandent pas de cesser de l'être. Il est indépendant quand son maître a le dos tourné, mais devant le maître il dépose son indépendance à ses pieds. Il est bienfaisant, mais ne donne jamais, tout en disant bien haut qu'il faut donner.

Parvenu est fin : l'intrigue est sa vie. Il en remonterait au plus fort joueur, et rendrait quinze points de vingt à un honnête homme.

Méfiez-vous de Parvenu, et quand il vous dira qu'il faut s'entraider, c'est qu'il vous ménagera quelque perfidie. Ne dites devant lui que ce que vous voulez perdre, ou plutôt ne dites rien, car Parvenu ramasse les morceaux et reconstruit chez lui votre discours dans le silence du cabinet. C'est le plus fort de ses occupations. C'est même toute son occupation.

Méfiez-vous de Parvenu !

### Fais-moi voir quoi que t'as, j'te ferai voir quoi que j'ai.

Quand des parents vont en visite avec leurs enfants, chez des personnes qui ont aussi des enfants, voici généralement ce qui se passe :

Après les salutations d'usage, les nouvelles de la santé, les renseignements reçus et donnés sur les tenants des uns et des autres, on s'assied, on cause un peu ; et on s'aperçoit quand la conversation commence à prendre un cours, que les enfants font un bruit du diable. Alors on les envoie bien vite jouer dans le jardin ou dans la salle à manger, pour pouvoir causer un peu tranquillement.

C'est alors que le petit de la maison fait voir au petit du visiteur tous ses joujoux, depuis le premier jusqu'au dernier.

Je n'ai jamais pu m'empêcher de comparer une revue passée en l'honneur d'un prince étranger, à cette exhibition de joujoux.

C'est les soldats qu'est les joujoux.

### L'indispensable de la fin.

On arrête un homme muni d'instruments à crocheter les portes, mais on ne le prend pas en flagrant délit. En somme, on n'était pas bien sûr que ce fût lui le voleur ; mais, pour le convaincre, on lui opposait toujours le port de ces malheureux instruments.

« Mais, s'écrie-t-il enfin impatienté, ce n'est pas « une raison, ça. Alors pourquoi ne m'accusez-vous pas tout de suite de viol ? »

Edmond MAGNAC.

## LETTRE

### BONAVENTURE FURET

XI (SUITE).

#### Des Provinciaux.

L'histoire de mon habillement m'a fait errer assez longtemps par le chemin de traverse du *Journal de Modes*, mais je reviens de suite à mon récit, en vous faisant grâce du couteau de chasse, des couvertures, du nécessaire de voyage et des mille riens qu'il faut absolument emporter avec soi quand on va vivre la vie de château. — Oui, la vie de château ; je vous l'ai dit, ce mot était l'énoncé de l'une de mes ambitions. Il éveillait en moi des idées de caste qui laissent bien loin derrière tout ce qui regarde le vulgaire. — Tout le long de la route, mon imagination rêva tourelles, archers, appels des cors sous bois, haquenées emportant dans le tourbillon de la chasse à courre des demoiselles à robes de brocart d'or et de damas de soie. J'allais donc enfin me trouver à part, en dehors, au-dessus, et tout ce qui n'était pas à ce niveau me semblait commun, vulgaire, inadmissible. Hélas ! c'est ainsi que l'homme juge ce qu'il ambitionne sans le connaître.

A Fouilli-les-Mans, je pris un cabriolet de louage et partis, plein d'impatience, vers Saint-Martin, belle ornière, que je gagnai enfin après douze heures de chemin de fer et de cahots.

En arrivant chez mon ami le vidame de Grand'Huppe des Trois-Tours, je fus, je l'avoue, un peu désappointé : son château, situé au bout d'interminables ornières, ainsi que, du reste, l'indiquait le nom du vil-

lage, était une grande construction plate et grise, relevée seulement par un toit en pointe et par de massives cheminées en pierre qui éraisaient la maison, quant aux trois fameuses tours, l'une était l'immense corps de cheminée de la cuisine qui grimait aux flancs de la maison en une saillie carrée ; l'autre, d'é-

gale dimension, servait à placer debout les échelles nécessaires à l'entretien du jardin et aux réparations de toutes sortes ; et la troisième, plus mince et fêlée en corset, était... servait... comment diable dire cela ? servait à... oui, vous m'entendez bien... Enfin, tout ce que je puis dire, c'est que tous les deux ou trois jours, à l'étage inférieur, le jardinier y enlevait discrètement un petit tonneau précieux pour les couches à melons.

L'ameublement intérieur présentait à l'œil un contraste criard de quelques antiquailles malencontreusement unies à des sièges démodés, et le portrait d'une douairière en zinc se pinçait les lèvres entre deux gravures, l'une de Raffet, l'autre d'après Gérôme.

Je m'étais attendu à quelque chose de régulier, d'imposant, de féodal, et il n'en était malheureusement rien. Je cherchais en vain des souvenirs, des traces de grandes époques et quelques indices qui pussent promener mon imagination entre les cours d'amour et les grands horions dont les vieux seigneurs consignaient l'histoire dans de glorieux et plaisants récits.

Quant au vidame lui-même, j'avais rêvé un châtelain dans toute l'acception, dans toutes les acceptions du mot, et je me trouvais seulement devant un type, il est vrai, mais devant un type qui n'avait aucun des traits intimes dont mon imagination s'était plu à le décorer. — Grand, sec, chauve et porteur d'une barbe grise à la Crillon, il était constamment vêtu d'une veste ronde sur un gilet entièrement fermé, serré par une large ceinture de cuir jaune à boucle de cuivre, chaussé de grandes guêtres montant jusqu'au genou, et coiffé d'un feutre à large bord dans le ruban duquel était passé un bouquet de plumes de perdrix rouge. Il s'excusait de ce costume en disant aimer avant tout ses aïeux ; mais j'appris bientôt qu'il voulait faire ainsi une sorte de concession aux paysans dont il soignait les voix pour le conseil général. Du reste, il le niait absolument, jouant au Cincinnatus, boudant le gouvernement et faisant entendre qu'en haut lieu, il avait formellement déclaré qu'il ne voulait pas prendre part aux affaires, et qu'on eût à se passer de son concours : le sonneur de Fouilli-les-Mans disait volontiers que si M. de Grand'Huppe voulait seulement remuer un doigt ou la langue, le gouvernement n'aurait qu'à bien se tenir.

A mon arrivée, et avant que j'eusse le temps seulement de me rafraîchir le visage, le vidame me prit sous le bras et me conduisit dans le parc dont il me montra tous les arbres en me nommant toutes les essences qui y figuraient ; puis il me mena voir le potager, le fruitier, la serre, les plates-bandes, les couches, les espaliers, les quenouilles, sans me faire grâce d'une feuille, d'un fruit ou d'un bouton. Il fallait que j'épuisasse toutes les formules de mon admiration à propos d'un catillac, d'une rambour ou d'une cuisse-madame.

Voyez donc ces artichauts... et ces céleris !

Tiens ! oh ! c'est prodigieux ! voici une planche de persil qui n'était pas levée ce matin et pourtant il n'a pas plu ; mais quel terrain aussi ! Il y a deux ans j'ai tout fait défoncer à deux pieds et...

Je vous passe le terreau, les couches de feuilles, le fumier, dont il me mena voir les tas, les écuries, la basse-cour et le reste. Il me fit admirer l'étang ; il me fit grimper des talus inaccessibles pour me soumettre un hêtre incomparable ; il me fit glisser dans des bas-fonds humides pour m'expliquer le mérite extraordinaire d'un peuplier beaumier ; il me traîna entre des haies qu'il me fit toucher, tâter, palper... J'étais sa proie, son bien, sa chose, une machine à extase qui devait lui fournir une quantité donnée d'étonnements et d'éloges qui ne put être épuisée qu'en trois heures au bout desquelles il me ramena harassé de fatigue, déchiré par les épines, éclaboussé par les canards, en- guirlandé de toiles d'araignées, couvert de fourmis et de pucerons et me demandant sérieusement si ce no- viciat était un préliminaire obligé de la vie de châ- teau.

Lorsque nous rentrâmes, le dîner était sonné depuis une demi-heure — car les repas étaient annoncés au son de la cloche — et je fus forcé de me mettre à table, sale comme un égoutier et endolori à toutes les articulations. Je trouvai là trois voisins de mon am- phitryon qui étaient venus dîner et coucher au château pour ouvrir la chasse le lendemain matin.

Ces trois convives étaient, M. Ravassat, le notaire, M. Lampin, le maire, qui joignait à ses fonctions un commerce de nouveautés et d'épicerie, et le jeune de Filenlong que le vidame instruisait dans le grand art de la vénérie.

En outre, il y avait Mlle de Grand'Huppe qui avait

(1) Par vous, spirituelle collaboratrice !

atteint la quarantaine et un respectable contour en admirant la belle nature et sous l'égide de tous les curés qui s'étaient succédé à sa paroisse.

Le dîner fut animé: on y discuta d'abord doucement, puis avec aigreur, la question du chemin de Fouillies-Mans au crochet de Saint-Accroupi.

M. Ravassat était d'avis qu'il passât par le champ de Roussi qui était d'une terre de modique valeur, ce qui grèverait moins la commune.

— Mais vous voulez donc nous ruiner, M. Ravassat! reprit vivement M. Lampin, le maire.

— Mais non, puisque je vous propose une économie.

— Une économie!... le champ de Roussi est de la terre légère où il faudra dépenser des sommes folles d'empiement, tandis que le champ de Goussepain que je propose de prendre, n'a pas de fonds et est sur pierre à huit pouces. Deux cents francs de plus d'achat, c'est vrai; mais pas d'entretien. Une commune ne vit pas un jour, M. Ravassat, voilà ce qu'il faut que vous sachiez, et un bon administrateur doit penser à l'avenir en exigeant du présent des sacrifices qui sont de la vraie économie.

— Exiger, M. Lampin, exiger! mais c'est de l'autocratie, du Louis XIV tout pur!... Votre dignité vous grise, et j'aurai soin de le faire remarquer au conseil municipal!

— Faites, monsieur, je ne crains rien! et si les efforts de l'envie me forçaient à déposer l'écharpe...

— L'envie! l'envie!... est-ce une personnalité?

— Monsieur! — reprit M. Lampin — sachez qu'un maire ne s'écarte jamais des formes parlementaires; mais je tiens à vous faire comprendre que l'opposition me trouvera toujours inébranlable; que je servirai fidèlement mon pays en concourant sans faiblesse, à son administration, et que mes ennemis ne fausseront jamais mon jugement sur les véritables intérêts de la commune.

— Ah! très-bien! — s'écria le jeune de Filenlong électrisé.

— Mais... risqua mielleusement Mlle Mérantine de Grand'Huppe, vous ne tenez pas compte de la valeur respective des deux concurrents. J'en parlais tantôt avec notre digne curé qui me faisait observer que Roussi assiste assidûment aux offices, tandis que Goussepain est animé de ce mauvais esprit qui écarte tant d'hommes du giron de notre sainte mère l'Eglise.

— Monsieur le curé, mademoiselle, est un digne prêtre; mais je prétends que le conseil de fabrique ne gouverne pas ma commune.

— Votre commune! — exclama M. Ravassat hors de lui, votre commune! mais dites tout de suite que c'est votre bien, votre propriété!... — J'en suis, moi, Mésieu, du conseil de fabrique, et nous vous prouverons — car Monseigneur l'Evêque nous a promis de s'employer à ce sujet — que le chemin de Fouillies-Mans au crochet de Saint-Accroupi doit passer par le champ de Roussi. — Je ne vous dit que ça!

— Voyons, voyons, Messieurs, interrompit le vidame avec un ton de bonhomie protectrice; si vous vous échauffez à ce point, vous n'aurez plus le moindre

sang-froid demain matin, et vous tirerez comme des mazettes!

Ces quelques mots rappelés tout le monde à la situation; on fit la paix, et une demi-heure après, je pouvais enfin seul et libre dans la chambre verte qui m'était échue, m'ablutionner et m'étendre dans un grand lit à baldaquin carré. Mon sommeil fut agité par le cauchemar: je rêvai que Saint-Accroupi, voulant justifier son nom, venait s'asseoir sur ma poitrine en réclamant mon appui pour le prompt achèvement de son chemin.

Un voltairien saisisrait cette occasion de débâter contre les canonisés: moi, qui suis de bonne foi, je suis heureux de déclarer que le saint ne fut pas cause de mon malaise, mais un immense *bourdin*, sorte de pâté aux pommes, que nous avions mangé à dîner et dont la pâte n'était pas cuite.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

## EN L'AIR

Translation de la statue de M. Vaisse.

Les amis et connaissances de M. Vaisse, ci-devant Sénateur et Administrateur du département du Rhône, qui n'auraient pas reçu des lettres de faire part de la translation d'une statue que l'on élevait à sa mémoire, sont priés de considérer le présent avis comme une invitation à assister à cette cérémonie qui aura lieu très-prochainement.

L'excellent orchestre des Célestins, la brillante fanfare d'Oullins, ainsi que les chœurs du Grand Impérial, ont bien voulu prêter leur concours à cette solennité.

Le cortège partira de la place de l'Impératrice, pour se rendre au Parc de la Tête-d'Or.

### ORDRE DU CONVOI :

- 1° — 15 VÉLOCIPÉDEURS ouvriront la marche en évoluant de façon à faire comprendre toute la supériorité du pavé plat sur le caillou pointu.
- 2° — UNE DÉPUTATION DE L'OPINION PUBLIQUE se félicitant intérieurement d'avoir obtenu une satisfaction légitime.
- 3° — LES MEMBRES RESTANTS DE LA FAMILLE DANTON avec des visages recueillis, mais où perce cependant une légère ironie.
- 4° — DEUX DOUZAINES DE TRIANGLES jouant un air connu.
- 5° — LA COMMISSION qui a étudié et approuvé les plans du monument qu'elle désapprouve aujourd'hui.
- 6° — UNE SÉRIE DE TAMBOURS frappant sur leurs peaux d'âne.
- 7° — LE PIEDestal supporté par une solide grue roulante.
- 8° — CENT FONCTIONNAIRES TIMBALIERS frappant de grands coups de grosse caisse, de distance en distance.
- 9° — LA STATUE portée sur le char de l'Etat, entourée de toutes les herbes de la saint-Jean et des austérités dont s'abreuvait l'original.
- 10° — M. BONNET LE BEAU s'arrachant les cheveux et s'écriant: « Ma statue, ma pauvre statue! on ne la verra plus.

On doit le comprendre, aucune arrière-pensée n'existait plus entre les deux hommes et tout soupçon avait disparu.

Bertholio raconta donc à Martin comment on avait appris la veille au soir, à la réunion des sociétés, la nouvelle de l'arrestation de Jacques, l'indignation qui en était résultée et comment il s'était engagé à le délivrer en comptant sur la ressemblance qu'il avait avec le jeune chef.

— En effet, dit Martin qui le regarda plus attentivement cette fois, cette ressemblance est frappante. C'est étrange!

Puis il ajouta vivement:

— Et quels sont vos projets? Vous avez dû y réfléchir longuement et bien peser vos chances avant de vous lancer dans une entreprise aussi difficile que téméraire?

— J'y ai réfléchi en effet beaucoup, répondit Bertholio, et je crois avoir trouvé mon plan.

Et il lui raconta ce qui s'était passé la veille avec Vincent, le factionnaire, et comment il devait s'introduire dans la prison sous le costume d'un maçon.

— Quant à vous dire ce que je ferai une fois dans la prison, je l'ignore absolument, mais je compte un peu sur le hasard et beaucoup sur ma bonne étoile.

Seulement, pour commencer, quelque chose me manque.

— Quoi?

— Des outils d'ouvrier maçon?

— N'est-ce que cela? répondit Martin, venez avec moi.

Bertholio le suivit.

11° — M. BERLOTY, notaire, prévoyant un malheur, ne perd pas de vue son ami le statuaire, mais non sans se demander qui a pu mettre son BONNET à l'envers.

12° — UNE DÉPUTATION DES MAÇONS qui ont nivelé la place du piedestal.

13° — LES BOUTIQUERS DE LA PLACE DE L'IMPÉRATRICE, qui pour exprimer dignement leur joie danseront une sarabande effrénée, chantant en chœur:

Tu t'en vas et tu nous quittes, etc.

14° — LES LOCATAIRES DE LA PLACE, la plupart aveugles ou portant des lunettes de couleur, depuis l'achèvement de la plate-forme brillante, du monument.

15° — LE BARAQUEMENT. — Grande pièce montée allégorique, renfermant quatre petites baragues et une espèce de potence, le tout conduit par M. Gancel jeune, lequel, armé d'une longue perche, éloignera impitoyablement les gens qui n'auraient pas encore perdu l'envie de lire les affiches.

16° — L'ARCHITECTE DE LA VILLE recevant les félicitations sincères de:

17° — MM. PERRIN ET SARAZIN.

18° — M. CLAUSSÉ LE SCULPTEUR.

19° — M. FRANÇOIS-FÉLIX ROUBEAUD, le protégé de M. Vaisse, s'écriant à tous ceux qui voudront l'entendre que M. Bonnet n'a aucun talent et que lui seul est capable de faire un Vaisse ressemblant. M. P. A. C. l'arrêtera tout net en lui demandant des nouvelles du tombeau de Cerdon.

20° — M. MALTERRE, expliquant à ceux qui l'entourent la malaisance que l'on éprouve de devenir conseiller d'arrondissement.

21° — LA SOCIÉTÉ DES VRAIS GONES DE LYON, chantant les louanges de notre bon M. Mangé avec des sifflets à trois sous.

22° — LES POSTULANTS pour la prochaine statue à ériger à Lyon: MM. Raphaël Felix, Jérôme Coton, d'Herblay et Chabert.

23° — LES CHŒURS DU GRAND IMPÉRIAL donnant sans interruptions et par cela même entrant dans les larges oreilles de notre bon directeur; celui-ci, par philanthropie, songe à établir l'année prochaine quelques nouvelles suppressions au Grand Impérial.

24° — QUATRE HOMMES ET UN CAPORAL envoyés par la garnison de Lyon, en reconnaissance de la suppression des sentinelles qui auraient été inévitablement le complément forcé de l'installation de M. Vaisse sur la place de l'Impératrice.

25° — UN POMPIER.

26° — QUINZE FERBLANTIERS qui ne doivent leur fortune qu'à la confection des seaux en tôle inventés par le défunt.

27° — LE CONSEIL EXTRAORDINAIRE DE LA VILLE DE LYON, calme et sérieux, éprouvant la douce satisfaction d'avoir su prendre un parti à la hauteur des circonstances.

(Ce groupe psalmodie toutes les dix minutes un air de Rossini).

28° — L'ORCHESTRE DES CÉLESTINS, qui n'est venu à cette cérémonie que pour en revenir.

Le convoi s'arrêtera, durant le trajet, sur tous les points de la ville que M. Vaisse aura illustrés durant sa carrière administrative.

Le cortège ne stationnera que fort peu.

J. N. C.

## NOTES DU REFUSÉ

Il est question, — dit-on, — d'interdire la lecture de la Lanterne sur la voie publique.

Ils se dirigèrent vers le pont du Palais-de-Justice. Il y avait là, sur le bord de la Saône, une espèce de petit chantier entouré de planches où se trouvaient des brouettes, des truelles, des crics, des sacs de plâtre et de chaux, des auges, tout un matériel complet.

— Voilà où je travaillais hier, dit Martin, car le ve-lours ne va pas fort comme vous savez, et on est obligé de faire un peu de tout pour vivre. Je vous prêterai mes outils.

Bertholio fut enchanté et le remercia chandement.

— Pas de remerciements, dit l'autre, je suis assez payé en servant la cause.

Aidé par Martin, Bertholio prit les outils et se dirigea vers la prison, car l'heure approchait.

Quand ils furent sur le point de se quitter, le veloutier lui dit:

— Nous nous reverrons, n'est-ce pas?

— Je l'espère bien, répondit Bertholio en lui serrant la main.

— Je demeure, reprit Martin, cours des Tapis, 12; si vous avez besoin de moi, venez me le dire, et à n'importe quelle heure je vous suivrai, je vous le jure.

— Merci, dit Bertholio.

Et ils se quittèrent.

Avant de tourner la rue du Palais-de-Justice actuelle, le jeune homme se retourna pour voir encore une fois son nouvel ami.

Celui-ci était au milieu du pont et le suivait aussi des yeux.

Ils échangèrent encore un geste de la main, un salut amical et continuèrent leur chemin.

Quand Bertholio arriva vers la prison, il vit Vincent

Pendant quelques mois, on a pu admirer à l'étalage d'un magasin de bronzes de la rue Impériale, une réduction très-réussie d'un adorable groupe en marbre représentant l'enfant et le chien impérial.

Il est question, — dit-on, — du Stamy pour la députation.

On dit qu'il a déjà reçu la croix... à l'épaule...

La gloire de l'auteur de la Lanterne sera complète le jour où paraîtra:

Chez tous les libraires

LA VIE PRIVÉE DU SIEUR ROCHEFORT

SON PÈRE, SA MÈRE ET SES ŒUVRES

PAR GUILLOUET

Auteur de l'article 11 et de ses suites.

VENTE SUR LA VOIE PUBLIQUE

Quel est donc le journal qui disait qu'on avait fait à Néro une fort jolie niche?

Le docteur qui l'a soigné lui en a fait, au contraire, une fort mauvaise, ce me semble, en le laissant crever...

La succession de l'illustre défunt est fort enviée.

Le métier de chien, exploité habilement, rapporte beaucoup, paraît-il, et Néro, — comme tous les chiens de race, — pardon..., de chasse, rapportait d'une façon admirable.

Mais l'Empereur, qui ne veut pas qu'un autre animal lui rappelle les qualités de celui qui n'est plus, a décidé que le successeur du braqué impérial serait choisi parmi de simples et modestes chiens de basse-cour.

Puisque nous avons parlé d'un éro, recommandons à nos lecteurs l'excellente brochure que vient de publier notre ami Georges Sauton:

LE TESTAMENT DE NÉRO, tel qu'il a été dicté le 19 janvier 1867. — 30 centimes, chez tous les libraires.

Il est question, — dit-on, — de nommer, pour ses opinions politiques, M. Henri Rochefort, chevalier de la Légion d'honneur.

Pour ses opinions religieuses, la cour de Rome le nommerait: premier lanternier du pape.

Les naturels de Solingen s'occupent, paraît-il, de construire, pour le prince impérial, un sabré comme on n'en a jamais vu et comme on n'en verra jamais.

Un sabre *mirobolant*, quoi!

Sur la lame doit être inscrite cette devise:

On parlera de sa gloire...

La gloire de qui?

Si j'étais quelque chose auprès de Napoléon IV, — un chien, par exemple, — je lui dirais carrément:

— Sire! faites-moi le plaisir de déclarer à

et un autre soldat qui jouaient aux cartes assis sur un banc.

Ils se regardèrent tous les deux comme des gens qui se comprennent sans rien dire, et Bertholio sonna hardiment à la porte de la geôle.

En ce moment Vincent disait:

— J'ai vingt de cœur et quarante de binage soixante, plus dix de dessous, ce qui fait soixante-dix; je mets trente à la balle et je prends cent.

— Très-bien, répondit l'autre joueur.

La porte de la geôle s'ouvrit, un homme coiffé d'un grand bonnet de laine et portant autour de la taille une énorme ceinture de cuir où pendaient une armée de grosses clefs, se présenta.

— Que voulez-vous? demanda-t-il brusquement.

— Je suis l'ouvrier de M. Bonneval, répondit Bertholio, qui ne se déconcerta point.

— Ah! bon, je sais ce que c'est, dit le geôlier, venez pour boucher les trous de question, c'est bien, suivez-moi.

Et le faux maçon le suivit.

Ils traversèrent plusieurs corridors, tous plus sombres les uns que les autres, où le jour ne pénétrait que par de petites fenêtres pratiquées bien haut dans le mur et toutes garnies, par précaution, d'énormes barreaux de fer.

Puis ils traversèrent aussi plusieurs petites chambres aussi sombres que les corridors.

Dans ces chambres, deux ou trois gardiens dormaient sur des chaises.

Ils arrivèrent enfin dans une pièce plus grande que

Feuilleton du Refuse  
N° 34.

## LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

## JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Bertholio se disposa donc à raconter à son nouvel ami comment il avait pris l'initiative de délivrer Jacques, mais avant il voulut savoir son nom.

— J'espère que ma demande ne vous semble pas indiscret et ne vous est pas importune, dit-il, car il est probable, puisque vous partagez les mêmes opinions que moi et que nous tendons tous deux au même but, que ce n'est pas la dernière fois que nous nous rencontrons.

— Je le souhaite, répondit l'autre.

Puis il ajouta:

— Je me nomme Louis Martin, et je suis veloutier. Et vous?

— Je me nomme Bertholio, et je suis tulliste.

— Tous deux ouvriers, répondit Martin, et par conséquent, ajouta-t-il en lui tendant la main, nous sommes frères.

toutes ces têtes d'allemands, qu'en fait de sabre vous n'en voulez qu'un seul, « le sabre de votre père », ce sabre... ce sabre qui vous a donné le jour.

Jules FRANTZ.

LA SEMAINE

M. M.-A. Gromier, rédacteur de plusieurs journaux de Paris et des départements, vient de publier la deuxième édition de sa dernière brochure : *Programme d'une union libérale en vue des élections prochaines*, avec des lettres de MM. Guizot, Thiers, Edgard Quinet, Emile Ollivier, Jules Simon, Eugène Pelletan, Ch.-L. Chassin, Jules Favre et

Victor Hugo.

Nos lecteurs trouveront cette brochure au bureau des journaux, rue Tupin, et chez les principaux libraires de notre ville.

Notre collaborateur et ami Tony Révillon, en ce moment à Lyon, nous prie d'annoncer qu'il publiera, à partir de demain dimanche, dans la *Petite Presse*, plusieurs articles sur notre ville.

La *Discussion*, journal hebdomadaire, politique, à 15 centimes, a lancé un numéro spécimen dimanche passé.

Ce numéro contient plusieurs lettres de félicitations des principaux représentants de la démocratie française.

Selon mon humble opinion, ces lettres — en tant que lettres publiques — ne signifient absolument rien.

En effet, lisez les lettres envoyées à la *Démocratie*, lisez celles envoyées à l'*Avenir*, celles envoyées à la *Discussion* et vous trouverez invariablement qu'elles peuvent se résumer par la suivante :

« Mon cher rédacteur en chef, « Vous fondez un journal d'opposition — très-bien — c'est une bonne idée; car, sans m'avancer trop, « je crois pouvoir affirmer que nous ne sommes pas « des satisfaits. « Nous sommes des mécontents. « Allez, allez. »

HÉNON, ou J. FAVRE ou MARIE, etc., etc.

Ce même numéro spécimen contient un article de son rédacteur en chef, M. Paul Dumarest. Cet article a cinq grandes colonnes! Il serait parfait s'il en avait quatre de moins.

Ces réserves faites, nous souhaitons à la *Discussion* de vivre longuement et de discuter le moins longtemps possible.

Les artistes de la Comédie-Française qui viennent donner quelques représentations au Grand-Théâtre, annoncent sur leurs affiches qu'ils ont converti l'orchestre des musiciens en stalles à l'intention des artistes et des gens de lettres de la ville. Pour entrer au Théâtre, ces derniers n'auront qu'à signer leurs noms et qualités sur un registre établi au contrôle.

On n'est pas plus galant. Et nous sommes réellement heureux de trouver tant de savoir-vivre et de délicatesse parmi les comédiens ordinaires de sa majesté Napoléon III.

Il y a beaucoup d'artistes à Lyon, ou de gens qui se disent artistes, il y a également un nombre plus ou moins respectable d'hommes de lettres ou d'individus se disant tels. Je crains qu'il n'y ait foule, sinon confusion!...

Mais bast! en se serrant un peu, les messieurs feront de la place aux dames — car, il y aura naturellement des dames, — il y aura même des demoiselles!!! Que ce sera comme un bouquet de fleurs! Pour ma part, je me promets de relever très-exactement tous les hommes de lettres qui se parqueront là dedans et de les closer sans merci dans les colonnes du prochain numéro. J'en prends l'engagement.

Et pourvu que ce garçon s'en aille, tout ira bien.

Et comme s'il eût été réellement du métier il commença à remplacer les premiers carreaux.

— On ne mettra pas le nez dessus pour voir comme ce sera fait, dit-il.

Et cela l'encouragea.

Enfin le gardien sortit.

Quant le jeune homme eut entendu le bruit de ses pas pesants s'éteindre dans les longs corridors, il se leva vivement et ouvrit la porte qui donnait sur la galerie.

Puis, de peur qu'on vint à le surprendre, il se remit à l'ouvrage en faisant le plus de bruit possible.

Et pendant ce temps-là les prisonniers défilaient devant lui pour se rendre au préau.

Leur troupe était étrange et bizarre.

Il y en avait de toutes les figures et de tous les âges.

Des enfants, des jeunes gens, des hommes mûrs, des vieillards.

Les uns paraissaient tranquilles, d'autres honteux, quelques-uns avaient le regard cynique et se parlaient en riant.

Il y avait déjà un moment que Bertholio examinait tout ce monde sans avoir l'air de voir, quand tout à coup il tressaillit.

Il venait de voir Jacques!

Jacques devant lui!

Par une heureuse coïncidence le regard de celui-ci tomba sur l'ouvrier maçon.

Et tous deux se reconnurent.

Avant que Jacques pût parler, son ami, qui s'était assuré que personne ne pouvait les voir, avait attiré

Le *Salut Public* annonçait dernièrement que M. Ginet, l'un des gendarmes qui joue dans *Geneviève* était un compatriote et avait même fait partie de la Fanfare lyonnaise.

Notre confrère aurait pu ajouter que M. Ginet est un lauréat de notre école des Beaux-Arts, et que, pendant plusieurs années, il a tenu à Lyon, avec succès, l'emploi de dessinateur de fabrique.

On nous annonce, pour dimanche prochain 26 juillet, à une heure, dans la salle de la *Closerie des lilas*, un concert donné, avec le concours de l'*Harmonie gauloise* et de l'*Alliance lyonnaise* et de plusieurs artistes de notre ville, par la délégation lyonnaise à l'exposition universelle de 1867, au profit d'un de ses membres dans une position malheureuse.

Pour cette bonne œuvre, la délégation compte sur la bienveillance du public.

M. Victor Genin et sa famille donnent, demain dimanche, au théâtre des Variétés, une représentation de la *Dame de Saint-Tropez*, drame en 5 actes.

Le spectacle commencera à huit heures.

Ainsi que le dit fort bien le *Salut Public*, M. le sénateur Henri Chevreau a accueilli, avec sa bienveillance habituelle, la réclamation des habitants de la place de l'Impératrice, concernant l'enlèvement des planches qui entourent le monument Vaise. — Il va donc enfin être fait droit à la demande des victimes de l'enlèvement.

Des ordres ont été donnés pour que les planches soient enlevées dans un mois, c'est-à-dire vers le 15 août, époque primitivement fixée pour l'inauguration de cette TOURTE MONUMENTALE.

Le Secrétaire de la rédaction. JULES CÉLÉS.

LES BOULEVARDS

M. le vicomte Talon qui vient de mourir à Lyon, — se rependant à Aix, était un sportmann fort connu et fort apprécié. Pourtant il avait un défaut, défaut colossal : il portait malheur. Non pas à la façon de Sardou et d'Offenbach qui ont mauvais œil, le vicomte Talon portait malheur à ce qu'il touchait. — Il y a deux ans, il ne manquait pas de monter un cheval dans toutes les courses réservées aux gentleman-riders et chaque fois le cheval qu'il montait se jetait à terre.

Un journal de sport qui veut être aimable insinue que le vicomte Talon ne montait que de mauvais chevaux. Erreur. Il ne souvient qu'à Vincennes, au printemps de 1867, je ne puis préciser la date, je plaçai timidement un modeste louis sur la tête de l'*Homme entre deux âges*, un cheval bien coté. Puis j'allai au pesage, tout fier de ma témérité. Là j'appris que le vicomte Talon montait son favori, l'*Homme entre deux âges*, aussitôt je fis une croix sur mon louis et je le considérai comme perdu. En effet, l'*Homme* s'abattit au premier obstacle.

Encore une fois, le vicomte Talon n'avait pas mauvais œil, il portait malchance, c'est à peu près la même chose, mais cela s'exprime différemment.

Dans le dernier numéro du *Refusé*, nous avons consacré incidemment huit ou dix lignes poivre et sel au *Gaulois*, journal de M. Henri de Pénc. Aujourd'hui cette feuille nous répond, par la plume de M. Armand Gouzier, en faisant une annonce agréable à la prochaine publication de *Lermine*. Puis M. Gouzier ajoute : « Aimable *Refusé*, nous voilà quittes maintenant. »

Les procédés de bonne confraternité sont si rares en littérature, que j'ai l'habitude de m'incliner très-bas chaque fois que j'en rencontre. Donc, j'ai adressé à M. Gouzier la ligne suivante :

« Monsieur, « Vous m'avez donné une leçon, merci. »

— Autant je suis entêté, tenace, chaque fois que j'ai raison, autant je suis prêt à faire beaucoup d'amendes honorables quand j'ai tort. Donc, aimable

*Gaulois*, pour ne pas changer l'épithète, je vous jure, ma parole, que vous serez cité souvent par le *Refusé*, qui se vend à Paris, savez-vous. Et je mettrai dix ans à réparer ma faute d'un jour, dix ans, Dieu veuille qu'au bout de ce temps, il n'y ait plus au monde que deux journaux : Le *Gaulois* qui ferait le service de la capitale et le *Refusé* qui ferait le service de la province.

All right, ce serait un rude progrès!

M. Paulin Limayrac est mort, après un mois au plus de séjour dans l'aimable préfecture de Cahors. On a tant dit sur cet homme lorsqu'il a changé de position administrative, qu'aujourd'hui les feuilles de toutes nuances se contentent de relater sa mort en dix lignes.

Le journal de la localité et de la préfecture encadre d'un filet noir sa première colonne. En farfouillant dans ce filet noir, nous avons trouvé cette ligne grotesque :

« M. Limayrac qui paraissait s'avancer vers la santé... »

Ah! rédacteur du journal satisfait de Cahors, oyez votre malencontreuse erreur grammaticale, hier, un gamin chantait sur le boulevard :

Le préfet de Cahors qui s'avance, Hors qui s'avance, Hors qui s'avance.

C'est votre faute, journal autorisé de Cahors, pourquoi nous donner une oraison funèbre sur l'air de la *Belle Hélène*.

Deux amis entrent dans un établissement à quinze centimes, lisez *Walter-Closet*.

A la sortie, l'un d'eux dépose trente centimes sur le comptoir :

— Madame, dit-il, voici le montant des deux consommations.

— Très-bien, Monsieur, vous payez pour vous et votre ami.

— Oui, Madame, c'est moi qui règle!

Émile LAMBRÉ.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

On me reproche de ne pas manger assez de prêtre.

Mangeons-en donc avec le *Falot* :

À Toulouse, j'ai vu des enfants de treize à quatorze ans habillés absolument comme des prêtres; soutane, rabat, tricorne, rien n'y manquait, pas même l'air b... éat.

Ces enfants parcourent les rues dans ce costume. Je me suis demandé si c'étaient des enfants de prêtres!

Une pareille tenue n'est-elle pas indécente?

On m'a dit que c'était le costume d'un pensionnat dirigé par des frères... infamie des infamies! Que se passe-t-il là-dedans?

Pourquoi ne pas achever?...

Pauvres déshérités! c'est votre jeunesse qui se passe, éternelle, abâtardie... La jeunesse, c'est-à-dire les sentiments nobles et élevés, les idées généreuses, l'amour des grandes choses, — du beau, de la patrie, de la liberté; — tout cela refoulé, atrophié, étouffé, annihilé! Voilà ce qui se passe... Et plaise à Dieu que ce soit tout!

Voici quelque chose de moins écœurant. — Nous sommes en Turquie. Pour cette fois, nous allons rire :

« Toute la suite du prince Napoléon, à Constantinople vient d'être décorée par le sultan. — Toute la suite. Et allez-y!... — Qui êtes-vous?... — Premier valet de chambre du prince. — Vlan! une croix! Et vous?... — Second valet de chambre du prince. — Crac!... autre croix. Et

vous?... Je suis le cuisinier du prince. — Vous?... L'aide-cuisinier. — Vlan! deux croix! Et vous, là-bas, qui vous cachez dans votre coin?... — Moi, je... — Chut! ça suffit. Vlan! encore une croix!

De ta suite, à Roland! de ta suite, j'en suis!

Et voilà comme, grâce à la décoration, l'égalité renaît sur la terre. Ni princes, ni domestiques, tous décorés!... (Figaro suisse.)

Même tonneau :

On vient de fusiller le traître Mirzailowitch, et l'ordre du jour publié à l'occasion de cette petite fête, par le ministre de la guerre du jeune Milano, se termine ainsi :

« C'est aujourd'hui que le traître Mirzailowitch a été exécuté. Braves soldats! qu'il AILLE EN ENFER! » N'est-ce pas de la dernière bouffonnerie?...

Le *Moniteur* vient de publier la liste des praticiens qui ont opéré le plus grand nombre de vaccinations et avec le plus de succès.

Celui qui a opéré M. Veuillet ne s'est pas présenté. (Le Falot.)

On nous mande de Marseille que Mlle Mathilde, première soubrette, a été reçue avec acclamation.

Lundi a eu lieu le troisième début de M<sup>lle</sup> Mathilde. Cette épreuve lui a été favorable, et elle a été reçue.

Il y a longtemps que nous voulions dire tout le bien que nous pensons de cette charmante pensionnaire du théâtre des Allées, nous regrettons vivement que la rapidité avec laquelle elle a effectué ses débuts ne nous ait pas permis de le faire plus tôt.

M<sup>lle</sup> Mathilde a beaucoup pour elle. Jeu de physionomie, geste, intelligence de la scène, elle dit de plus, très-bien les vers. Dans le rôle de Dorine de *Tartuffe*, un écueil pour les débutantes, elle a obtenu les suffrages du public.

Quelle fine mouche elle nous a montrée dans la cocotte des *Jocrissees de l'Amour*! Dans *Risette*, on ne comprend pas trop la préférence de l'amoureux de Risette devant une Anastasie Balochard si appétissante. Le *Dépit Amoureux*, le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*, ont été de nouveaux triomphes pour l'excellente artiste.

Bonne acquisition, M. Bellevaut. Pourquoi n'en faites-vous pas souvent comme celle-là? Nous ne demanderions pas mieux de vous en féliciter. (Petit Marseillais.)

Th. HENRY.

A en croire le correspondant parisien du nouveau *Démocrate de Vaucluse*, M. H. Rochefort aurait réalisé, pour sa part, 50,000 fr. de bénéfice sur les premiers numéros de la *Lanterne*. Il a, dit-on, pour associés MM. Villemessant et Dumont.

PENEY.

THÉÂTRES

Lyon.

Une surabondance d'articles nous oblige à renvoyer le compte-rendu détaillé des quatre brillantes représentations que Déjazet vient de donner au théâtre des Variétés. Mais nous ne voulons pas laisser passer ce numéro sans constater le véritable empressement qu'a mis le public à applaudir la grande artiste. Déjazet porte bonheur partout où elle passe, dit-on, et à en juger par les dernières recettes, nous ne serions pas étonné si cette bonbonnière dramatique triomphait enfin de la male chance qui jusqu'alors semblait peser sur sa destinée. Le premier grand pas est fait, et quand on se sera bien pénétré que des Terreaux il faut beaucoup plus de temps pour se rendre aux Célestins que pour aller aux Variétés, le succès de ce dernier théâtre sera définitivement assuré.

On nous annonce pour demain dimanche, une représentation de Victor Genin et sa famille.

F.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14

Jacques dans la chambre et en avait fermé la porte sur eux.

— Ne cherche pas à comprendre, dit vivement Bertholio, et surtout ne me remercie pas, mais changeons d'habits avant que personne ne vienne nous surprendre, c'est l'essentiel.

Jacques voulut faire une objection, mais devant la fermeté de Bertholio, il dut se taire et obéir.

— Ainsi tu te dévoues pour moi, dit Jacques quand il eut pris les vêtements de son ami.

Il le faut, répondit celui-ci, c'est la cause qui le veut.

Jacques le serra sur son cœur avec effusion, et il lui dit en cherchant à retenir les larmes qui tombaient de ses yeux :

— Tu es un noble cœur, Bertholio, et je ne l'oublierai jamais!

— Oui, oui! c'est bon! répondit Bertholio, prends tous ces outils et files vite. Tu diras que la besogne est terminée. Surtout, rappelle-toi que tu es l'ouvrier de maître Bonnevey, maçon, qui demeure...

— Tu me l'as déjà dit, répondit Jacques.

Ils s'embrassèrent une dernière fois, échangèrent un dernier regard, puis Jacques disparut.

— Enfin! dit Bertholio.

Et il courut se mêler aux prisonniers.

Quant à Jacques il passa sans difficulté devant les geoliers, qui eurent son travail fini et ne le reconnurent pas.

La ressemblance entre les deux jeunes gens était si parfaite que lorsque Jacques franchit la grille de la prison pour gagner la rue, Vincent, qui jouait toujours,

lui fit un signe amical, le prenant pour Bertholio.

En redevenant libre, le premier mouvement de Jacques fut de courir rue Juiverie rassurer la mère La Grise.

Arrivé à la porte d'allée, il s'entendit appeler doucement par son nom.

Il se retourna.

Un homme était devant lui.

C'était un de ses voisins qui ignorait même que Jacques fût en prison.

— Voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous, dit-il.

Jacques prit la lettre et lut :

« Mon cher enfant,

« Une voiture est à votre disposition, renoncez à votre folle entreprise et Lilia est à vous.

« SEULET. »

« P. S. Si vous acceptez nous vous attendons demain à Villeurbanne, vous demanderez M. Gérard, c'est ainsi que je me fais appeler ici. »

Un grand trouble s'empara de Jacques et pendant une minute l'amour et le devoir se livrèrent dans son cœur un combat terrible.

Enfin le devoir l'emporta.

— Je me suis chargé de porter la réponse, dit le voisin.

— Eh! bien, répondit Jacques, dites à ceux qui vous envoient que je serai demain à la tête de l'insurrection lyonnaise!

(La suite au prochain numéro.)